

Regards sur la colonisation de l'Afrique et du Congo

à la mémoire de ma cousine, le D^r Marie-Hélène WEBER-CHEIKH (1939-2000),
agent de la coopération luxembourgeoise, décédée dans l'exercice de sa profession à Dakar (Sénégal)

Plus de trente ans après les indépendances des anciennes colonies d'Afrique ¹, les voiles commencent à se lever sur cette période honteuse pour un certain nombre de pays européens face au continent noir. Nos trois voisins, à des titres divers, y ont joué un rôle déterminant, parfois inversement proportionnel à leur taille géographique, comme la Belgique. Plusieurs manifestations culturelles viennent d'avoir lieu à ce sujet en Luxembourg et suscitent la présente réflexion. .

Le colonialisme, ses légitimations, ses injustices et ses ambiguïtés

Que le colonialisme soit un vilain penchant, personne, ou presque, n'en doute plus aujourd'hui.

Selon le *Grand Dictionnaire Encyclopédique Larousse* ², c'est la « doctrine qui préconise l'établissement et le développement de pays dépendants considérés comme sources de richesse et de puissance pour la nation qui les possède ». C'est le « résultat de la différence de développement économique entre pays de cultures le plus souvent très dissemblables et fortement inégaux aux plans technologique et militaire. Le colonialisme aboutit à l'asservissement d'un pays par un autre, à sa dépendance politique et surtout à sa mise en compte réglée au plan économique. Au XIX^e siècle le colonialisme a été le complément indispensable de la naissance du capitalisme, qui a conditionné le développement industriel des pays européens. » Des facteurs culturels et religieux ont joué également dans la mesure où, pour le christianisme, l'homme doit se « soumettre » la terre, l'Église ayant toujours prôné la conquête idéologique sous forme de croisades ou de missions. Une des justifications avancées par les partisans de ce qui allait devenir le colonialisme était la guerre contre l'esclavagisme qui régnait encore en Afrique au XIX^e siècle ou contre le système des prises d'otages, le cannibalisme, l'obscurantisme, etc. On sait que la conquête de l'Algérie, entre autres, fut légitimée par la « libération » de ces fléaux, que la présence française promettait. L'occupation et l'exploitation du futur Congo belge donnèrent lieu à de semblables arguments. D'une manière générale, la supériorité de la civilisation chrétienne, blanche et européenne n'était guère mise en doute, le pouvoir politique et militaire collaborant avec le clergé et les milieux économiques, les précédant, les favorisant ou, au contraire, tirant profit de leur antériorité.

Victor Hugo lui-même, dont l'engagement humanitaire et la philanthropie étaient au-dessus de tout soupçon et a qui jeté son immense prestige dans la lutte pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis ³, n'échappait pas aux effets pervers de la mentalité colonialiste. Dans son *Discours sur l'Afrique*, tenu à Paris le 18 mai 1879 lors d'un banquet commémoratif de l'abolition en France, il expose sa pensée à ce sujet. On y trouve certaines des idées convenues de son temps, comme : « l'Afrique n'a pas d'histoire ». Le « flamboiement tropical » est « absolu dans l'horreur ». La liberté, bien le plus précieux pour l'homme, selon le républicain français, le noir n'avait pas su la conquérir lui-même ; c'est le blanc, en l'occurrence Victor Schoelcher ⁴, qui l'a offerte à la race noire au nom de la race blanche. Ce qui donne lieu à ces considérations :

« Il me semble que voir l'Afrique, ce soit être aveuglé. Un excès de soleil est un excès de nuit. [...] Déjà, les deux peuples civilisateurs, la France et l'Angleterre, ont saisi l'Afrique ; la France la tient par l'ouest et par le nord, l'Angleterre la tient par l'est et par le midi. Voici que l'Italie accepte sa part de ce travail colossal. L'Amérique joint ses efforts aux nôtres ; car l'unité des peuples se révèle en tout ; l'Afrique importe à l'univers ; une telle suppression de mouvement et de circulation entrave la vie universelle, et la marche humaine ne peut s'accommoder plus longtemps d'un cinquième du globe paralysé. Les hardis pionniers se sont risqués, et, dès leurs premiers pas, ce sol étrange est apparu réel ; ces paysages lunaires deviennent des paysages terrestres ; la France est prête à y apporter une mer ; cette Afrique farouche n'a que deux aspects : peuplée, c'est la barbarie, déserte, c'est la sauvagerie, mais elle ne se

¹ Cet article concerne avant tout la zone subsaharienne ; pour le Maghreb, certains problèmes se poseraient en d'autres termes.

² Vol. III, Paris, 1982, p. 1389.

³ Voir F. Wilhelm, « 1997 Année européenne contre le racisme. Victor Hugo et la lutte antiesclavagiste aux États-Unis d'Amérique. Son combat voltairien pour la réhabilitation de John Brown », *Récré 13*, Diekirch, 1997, pp. 159-186.

⁴ Auteur principal du décret de 1848 abolissant l'esclavage dans les colonies françaises, le décret étant signé par le ministre de la Marine, Emmanuel Arago, fils du savant.

dérobe plus [...] Au dix-neuvième siècle, le blanc a fait du noir un homme ; au vingtième siècle, l'Europe fera de l'Afrique un monde.

Refaire une Afrique nouvelle, rendre la vieille Afrique maniable à la civilisation, tel est le problème. L'Europe le résoudra.

Allez, Peuples ! emparez-vous de cette terre. Prenez-la. À qui ? à personne. Dieu offre l'Afrique à l'Europe. Prenez-la. Où les rois apporteraient la guerre, apportez la concorde. Prenez-la, non pour le canon, mais pour la charrue ; non pour le sabre, mais pour le commerce ; non pour la bataille, mais pour l'industrie ; non pour la conquête, mais pour la fraternité. Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et du même coup résolvez vos questions sociales, changez vos prolétaires en propriétaires ; allez, faites ! faites des routes, faites des ports, faites des villes ; croissez, cultivez, colonisez, multipliez ; et que, sur cette terre, de plus en plus dégagée des prêtres et des princes, l'Esprit divin s'affirme par la paix et l'Esprit humain par la liberté ! »⁵

Pour la III^e République française, qui connaîtra grâce aux colonies et protectorats la plus grande extension territoriale de l'histoire de France, voilà un texte véritablement fondateur. Texte cependant curieux, puisque le très anticlérical et antimonarchiste patriarche des lettres françaises se réfère nettement au contexte biblique et ne fait mystère de sa foi. Dieu soutient l'homme blanc dans ses efforts pour rendre la terre vivable. Même s'il méconnaît totalement la portée des cultures africaines, les traditions ethniques, les données religieuses locales, on peut dire à la décharge de l'auteur des *Misérables* qu'il a toujours cru, même aux moments où la liberté était le plus menacée, au principe de l'évolution du monde en direction du Bien, ce que la *Légende des Siècles* était censée expliquer. Que des hommes d'un autre continent, issus d'une autre pensée, aux modes de vie ancestraux diamétralement opposés à la conception européenne, n'aient pas cette vision du temps, du devenir, de la société, ne semble pas avoir effleuré l'esprit de Hugo. Bien que l'Afrique soit privée d'histoire, à son avis, il ne se rend pas compte que les notions d'avancée, de progrès orienté vers un mieux, donc de lutte dialectique entre des principes contraires, ne fait pas partie de la sensibilité africaine. Il ne voit pas que la valeur suprême, pour les noirs, n'est pas de toujours tendre vers une amélioration ou un changement, mais plutôt de vivre en accord avec leur environnement et leurs traditions tribales, bref que la culture, pour eux, consiste à reproduire des structures et des rites immuables, jamais remis en question rationnellement. Cela dit, le « colonialisme » pacifique de Hugo qui mise sur le travail de conviction et non sur la contrainte, ne consiste pas à préconiser l'exploitation des noirs par la violence physique et l'asservissement brutal, mais plutôt à les mettre dans l'état de liberté qui leur permette de participer d'eux-mêmes aux bienfaits de la civilisation blanche. C'est, en dépit d'une certaine générosité, une attitude qui fait des noirs des assistés : un déni d'autonomie et de confiance.

En 1879, Hugo ne pouvait pas savoir qu'il y aurait en 1885 – année de sa mort – un État indépendant du Congo. Mais, au moment de son *Discours*, en 1879, la conquête belge était lancée, puisque dès 1878, Léopold II de Belgique, le souverain qui avait expulsé Victor Hugo de son royaume en 1870 parce que celui-ci y avait offert l'asile politique aux communards poursuivis à Paris, avait embauché l'aventurier Stanley pour explorer l'Afrique centrale. En 1877 ce roi, qui réalisa une partie de ce que Hugo avait appelé de ses vœux, déclarait à un correspondant belge qu'il ne voulait pas laisser échapper « l'occasion de nous procurer une part de ce magnifique gâteau africain ». ⁶ On sait que cela amena ce monarque « visionnaire » et glouton à s'accaparer à titre personnel d'un dixième de la surface de la colonie, huit fois plus grand que son royaume en Europe. Il tirait une partie de ses revenus faramineux des plantations de caoutchouc où les noirs étaient sévèrement exploités, mutilés en guise de sanction disciplinaire, voire décimés par une recherche maximale du profit. Il n'a jamais mis les pieds en Afrique, Victor Hugo non plus.

Au début du XX^e siècle, les choses avaient considérablement « progressé » au Congo. Selon le *Dictionnaire alphabétique et analogique de la Langue française* par Paul Robert ⁷, le terme colonialisme, apparu vers 1910, de sens péjoratif et utilisé par les adversaires de la colonisation, désigne simplement un « système d'expansion coloniale ». La définition du terme devient plus précise quand on consulte des publications tiers-mondistes, généralement inspirées par la gauche. C'est ainsi qu'à l'occasion des fêtes

⁵ *Actes et Paroles IV*, 1879, *Œuvres complètes. Politique*, Paris, Robert Laffont, collection « Bouquins », 1985, pp. 1009-1012.

⁶ Voir le catalogue « Notre Congo / Onze Kongo » *La propagande coloniale belge : fragments pour une étude critique*, Bruxelles, 2000, p. 12.

⁷ T. I, Paris, 1953, p. 825

commémoratives de 150 ans d'indépendance grand-ducale en 1989, la revue luxembourgeoise *Brennpunkt drëtt Welt*, se penche sur le problème des « 150 ans de colonialisme » luxembourgeois. Le colonialisme y est défini comme une idéologie qui repose sur le principe de l'inégalité, par conséquent de la supériorité de certains groupes humains (firmes, États, groupements religieux). Il a presque toujours partie liée avec le racisme, car les tenants et théoriciens du colonialisme vivaient dans l'idée que les Européens ou les occidentaux étaient supérieurs aux peuplades noires ou indiennes qu'ils rencontraient. Il en découlait la pratique d'appropriation des terrains indigènes, en vertu du principe de « res nullius », comme Victor Hugo l'expliquait en des termes presque identiques.

Il fut un temps où cette mentalité semblait la seule attitude possible dans les relations entre nations dites civilisées et peuples supposés sauvages. Dans ce contexte, on peut se demander si le Grand-Duché a des responsabilités dans le processus de la colonisation du Congo. De nombreux compatriotes ont participé à l'exploitation / à la mise en valeur – le lecteur choisira le terme en fonction de ses convictions tiers-mondistes ou colonialistes – des richesses de l'Afrique centrale. L'État luxembourgeois n'y était pas directement engagé comme la Belgique, devenue en 1908 propriétaire de l'immense territoire conquis par Léopold II et déguisé d'abord en État indépendant du Congo. Mais l'Union belgo-luxembourgeoise (1923) signée par les deux pays prévoyait que les Luxembourgeois désiraient entrer dans l'administration coloniale pourraient le faire au même titre que les Belges, en passant par l'École royale coloniale de Bruxelles, l'Université coloniale à Anvers ou l'École et Institut de médecine tropicale à Anvers. Le Gouvernement luxembourgeois n'est donc pas complètement dédouané dans cette affaire, même si, depuis, il s'implique très positivement et de plus en plus dans les projets de coopération menés conjointement avec diverses organisations humanitaires non-gouvernementales.

L'historiographie africaniste

On sait, à propos des pays voisins du Grand-Duché, à quel point la prise en compte de certains chapitres de l'histoire nationale peut être douloureuse. La guerre d'Algérie et son cortège d'exactions et de tortures à assumer en fournissent un bel exemple pour la France. Sans que le Grand-Duché ait rien de pareil à se reprocher comme communauté nationale face au colonialisme, certains de ses ressortissants ont pu être impliqués dans des situations humainement indéfendables quand on les apprécie avec les critères de tolérance et de démocratie généralement admis aujourd'hui. Or, de la présence coloniale luxembourgeoise au Congo ou ailleurs, il est peu question officiellement. Quarante ans après la décolonisation, le recul semble assez grand pour parler de ce sujet délicat en raison de son caractère politique et racial.

Plusieurs initiatives récentes indiquent que les mentalités semblent en train d'évoluer, dans notre pays. Ainsi, la revue *Hémecht* a publié en 2000 un article de Marc Thiel, professeur d'histoire, basé sur des entretiens réalisés avec d'anciens « coloniaux » luxembourgeois, précédé de l'historique du Congo belge. On notera par exemple que, dès les premières explorations belges en Afrique, des Grand-Ducaux y participèrent à titre individuel, comme l'officier Nicolas Grang, premier compatriote à partir au Congo, collaborateur du célèbre Stanley. Que le ministre d'État Pierre Dupong, président du Gouvernement luxembourgeois, fit une visite au Congo en janvier 1953. Ou encore qu'il y eut des missionnaires luxembourgeois assassinés lors de la rébellion des Simbas, en 1964. Pour ce qui est des Luxembourgeois engagés au Congo, on voudrait bien en apprendre davantage sur leur nombre, leurs occupations, notamment pour les personnes présentes à titre privé, ce qui ne laisse guère de traces au niveau administratif. Pour les ordres religieux, du moins, il doit être possible d'obtenir des profils de carrières, des statistiques, d'autant plus que l'activité missionnaire s'est poursuivie après les indépendances. L'échantillon de personnes – dix-sept - interrogées pour les besoins de l'enquête est assez vaste et touche beaucoup de secteurs d'activités. Les réponses données ne semblent pas « frisées » et font preuve, parfois, d'un certain courage et toujours de bonne foi. Les principaux thèmes abordés sont : l'activité professionnelle, la première impression du Congo, les motifs du départ, le voyage, les relations avec les noirs (les boys, notamment), l'une ou l'autre anecdote, la vie privée, les relations avec les autres blancs, les maladies, les langues indigènes parlées, les opinions sur la colonisation, la ségrégation raciale, le jugement de chacun sur sa propre expérience, le personnel politique congolais, les dangers encourus, le travail de l'administrateur colonial, la chicotte, le « Bula Matari » (le « train blanc » dont le réseau avait été construit par le Luxembourgeois Nicolas Cito), la vie en brousse, les raisons du retour, la perception des coloniaux dans la métropole, la réinsertion dans la société luxembourgeoise, etc. Une déclaration, en particulier, mérite considération, celle d'un missionnaire, le Père J. St. Il avoue que les religieux étaient utilisés comme « police culturelle » par le régime et que la colonisation, entre 1880 et 1920, a coûté la vie

directement ou indirectement à quelque vingt millions de noirs ! Un discours réaliste et lucide, qui détone au milieu de la conjuration du silence qui entoure généralement cette époque.

Du 6 avril au 13 mai 2001 a eu lieu au Centre de Documentation des Migrations humaines à la Gare-Usines de Dudelange l'exposition *Notre Congo*. Les documents exposés – publicités, journaux, imprimés officiels, plaquettes de présentation, cartes postales illustrées, affiches, littérature touristique, textes de légitimation, cartes topographiques, emballages de produits coloniaux, ouvrages techniques – révélaient les détours de la propagande coloniale et le fonctionnement du discours idéologique. Tributaire autant des fluctuations de la scène politique belge que des problèmes sociaux sur place, la pratique colonialiste a d'ailleurs varié de la fin du XIX^e siècle aux années 1950. La « Trinité coloniale » (État, Église, Économie) laisse un stock insoupçonné d'images à décrypter, relatives aux mentalités collectives. Toute l'histoire de la Belgique, État faussement unitaire, y passe, avec l'opposition entre catholiques et libéraux, Flamands et Wallons, droite et gauche, nationalistes et tiers-mondistes. Organisée à partir de Bruxelles, pour un public belge, cette exposition n'évoquait pas du tout le Grand-Duché ou ses habitants par rapport au Congo. Certains documents, toutefois, trahissaient le lien avec notre pays. Ainsi, les couvertures de *L'Illustration congolaise* du 1^{er} février 1930 ou du 1^{er} novembre 1934 indiquent que le prix de ce périodique était de 4,50 francs en Belgique et en Luxembourg, ce qui prouve qu'il avait aussi un lectorat grand-ducal.

Dans le cadre de cette exposition, les responsables du périodique *Forum* invitaient le 10 mai 2001 à une table ronde à la Bibliothèque nationale sur le thème de la colonisation du Congo. Y participaient Marc Thiel et Jean-Pierre Jacquemin – un des auteurs tiers-mondistes de l'exposition et de son catalogue - sous la direction de Michel Pauly. La manifestation n'a pas été très bien relayée par la presse. Signe révélateur du malaise que continue de susciter le passé africain ?

Au mois d'avril 2001, la station de télévision *Uelzecht Kanal*, animée par le Lycée de Garçons d'Esch-sur-Alzette, a diffusé un reportage réalisé par les élèves à partir de documents mis à leur disposition par des membres de la famille Tasch. Ces Luxembourgeois, originaires de la région de Mondorf, exploitaient une entreprise d'élevage industriel dans le Katanga et ont dû tout quitter au moment de la révolte des soldats congolais contre la présence des blancs, révolte qui allait déboucher sur la proclamation de la République (indépendante) du Congo, le 30 juin 1960. Ces événements mirent fin à trois quarts de siècle de « Pax belgica » dans « la plus belle des colonies ».

Le 23 avril 2001, Paul Kieffer et Marc Thiel ont présenté au ciné Utopia à Luxembourg leur documentaire vidéo *Ech war am Congo ...* Produit par le Centre national de l'audiovisuel (Dudelange) à partir de témoignages filmiques d'anciens coloniaux luxembourgeois, ce montage d'archives se compose d'images tournées en Afrique par les témoins eux-mêmes et d'entretiens réalisés avec eux spécialement à cette occasion et reproduits partiellement dans l'article précité. Des centaines de compatriotes ont œuvré au Congo entre 1880 et 1960. Voici donc des témoignages oraux, subjectifs, qui varient en fonction de la personne concernée : ingénieur, missionnaire, exploitant agricole, agent territorial, commerçant, industriel, membre d'une profession (para)médicale, conjointe, etc. Beaucoup ont découvert la colonie après la Seconde Guerre mondiale, quand le pays mère s'efforçait d'humaniser quelque peu le régime et tentait d'attirer de nouveaux coloniaux en publiant des offres d'emploi jusque dans les journaux grand-ducaux, tout en négligeant de former une élite sociale indigène. L'initiative du CNA était courageuse et digne d'intérêt, mais limitée en raison du matériel iconographique disponible. D'autre part, certaines des personnes ayant accepté de parler à l'historien de leur expérience congolaise ne voient aucune raison de se remettre personnellement en cause, le séjour en Afrique leur apparaissant comme une aventure enrichissante pour elles, ne leur inspirant pas de sentiment de repentance. Excepté tel missionnaire qui, rétrospectivement, voit les choses d'un œil beaucoup plus critique et s'interroge sur le bien-fondé de l'intervention européenne en Afrique. Ce documentaire, qui comprend assez peu de commentaires historiques ou de gloses scientifiques, est une première étape capitale dans la prise de conscience du phénomène du colonialisme et de ses répercussions dans l'imaginaire collectif luxembourgeois.

Cet imaginaire était nourri par l'Église, qui organisait des collectes au profit des « petits païens » (*Hedekënnercher*) de ses missions africaines. La présence des Pères blancs à Marienthal, avec leur musée colonial, suscitait aussi la curiosité, relayée par la diffusion relativement importante de la revue germanophone *Heimat + Mission* éditée depuis 1926 par les prêtres du Sacré-Cœur de Jésus du couvent de Clairefontaine. Des phénomènes de culture populaire, comme l'impact de l'album de *Tintin*, dont il est

question ailleurs dans cet article, certaines publicités ou des chansons⁸ ont également marqué les sensibilités, sans parler de la présence dans la société luxembourgeoise d'un certain nombre d'Africains issus du Congo, en attendant les noirs plus nombreux en provenance de l'Angola portugais ou du Cap Vert. Cette immigration n'a pas donné lieu à une vague d'africanophilie, certes, mais n'a pas non plus, heureusement, suscité de réaction violente de rejet.

Comme source d'information sur la présence luxembourgeoise au Congo, il y a aussi des publications économiques, par exemple les reportages – la plupart en allemand⁹, certains en français - de Carlo Hemmer (1913-1988). Ce journaliste et écrivain, qui fut secrétaire de la Fédération des industriels luxembourgeois, puis directeur de la Chambre de Commerce luxembourgeoise, a fait de nombreux voyages dans la colonie belge dans les années 1950 et 1960 et en a publié des comptes rendus dans son *Letzeburger Land* et dans *L'Écho de l'Industrie*. L'économiste qu'il était s'intéressait aux questions matérielles, sans négliger les aspects humains : « Grâce à Sabena le Congo est à moins d'une journée de voyage de Bruxelles. Dix-sept heures de trajet seulement séparent l'homme d'affaires d'un des débouchés les plus avides du monde, le chasseur de la réserve de gros gibier la plus riche, l'aventurier d'un pays qui a conservé inaltérées des sources de grandes émotions. »¹⁰ Le fondateur du *Land* réfléchit au sujet de l'image de marque des firmes européennes en Afrique centrale, parfaitement conscient que le public visé engendre différents types de campagnes publicitaires : « Des journaux spéciaux existent à l'intention de la population indigène, laquelle compte une très forte proportion d'analphabètes, surtout en milieu rural. La presse qui s'adresse à la population blanche n'est lue que par une minorité d'évolués indigènes. Les salles de cinéma, où des films et des diapositives publicitaires peuvent être projetés, ne sont pas les mêmes pour les Européens et pour les indigènes. Des affiches spéciales sont destinées à la masse des consommateurs indigènes très nombreux, mais au pouvoir d'achat individuel généralement très bas. D'ailleurs, la publicité s'adressant au milieu indigène obéit à des règles psychologiques particulières. »¹¹ Le marché africain lui inspire des idées sur « les exportations luxembourgeoises vers le Congo belge », en 1956. Ce témoin indirect, mais capital¹² de la présence luxembourgeoise dans la colonie belge aime insister sur l'idée de l'Afrique comme terre de contrastes, intitulant une série d'articles : « Kongoreise. Gletscher am Äquator » (1956).¹³

Enfin, pour une vision d'ensemble, il faudrait étudier les échos publiés dans le *Bulletin du Cercle colonial luxembourgeois* : au moins, ces textes ont le mérite de parler un langage sans équivoque, leurs auteurs étant généralement des coloniaux sans états d'âme.

Littératures africanistes francophones

Depuis une quinzaine d'années, des séminaires de recherche dans des universités françaises, belges, allemandes, etc., se proposent d'étudier l'écho du colonialisme dans les différents genres littéraires, y compris des genres peu reconnus, peu « nobles » : littérature populaire, publicité, films de propagande, cinéma de fiction¹⁴, chansons, bandes dessinées. Ces « produits » révèlent des conduites sociales latentes, des préjugés, des relents racistes ou xénophobes. Souvent, d'ailleurs, sous des airs anodins. Le *Y a bon Banania*, célèbre slogan vantant une boisson chocolatée, n'est assurément pas bien méchant, mais témoigne tout de même du paternalisme amusé de l'Européen face à l'Africain bon enfant, un peu niais. Le chocolat *Côte d'Or* avec son éléphant barrissant (« depuis 1883 ») est une des trouvailles les plus originales de la « culture » belge¹⁵, mais n'en reste pas moins entaché de la suspicion de colonialisme.

Jean-François Durand, responsable du Centre d'étude du XX^e siècle de l'Université Paul-Valéry Montpellier III, vient de coordonner la publication de trois volumes de *Regards sur les Littératures*

⁸ Par exemple *D'Mourekand*, de Putty Stein, ou *Manÿla*, de Louis Petit.

⁹ Voir *Kongoreise*, Luxembourg, Land-Verlag, 1956.

¹⁰ « Regards (trop) rapides sur le Congo », *L'Écho de l'Industrie*, 1951-1952 (dossier constitué de coupures réunies par C. Hemmer, aimablement mis à ma disposition par mon collègue Jean-Claude Asselborn, des Amis de Carlo Hemmer).

¹¹ « Le marché congolais. VII. La publicité », s. l., s. d. Dossier aimablement mis à ma disposition par J.-Cl. Asselborn.

¹² Voir Hugues Schaffner, « À la mémoire de Carlo Hemmer. Sa bibliographie », *Carlo Hemmer. Sâi Liwen – Sâi Wierk – Sein Leben – Sein Werk – Sa vie – Son œuvre*, Luxembourg, éd. par les Amis de Carlo Hemmer, 1991, pp. 217-287.

¹³ Une cinquantaine d'années plus tôt, un autre journaliste luxembourgeois, Prosper Mullendorff, avait publié ses propres carnets de voyage sous le titre de *Ost-Afrika im Aufstieg* (Essen, Baedeker, 1910).

¹⁴ Parmi des centaines de longs métrages qui ont comme sujet la vie dans les colonies africaines, signalons *Les Caprices d'un fleuve* (1996) de et avec Bernard Giraudeau, qui plaide avec sensualité contre l'absurdité du racisme. L'action est censée se dérouler en 1785 au Sénégal où un aristocrate français se trouve exilé, ce qui lui donne l'occasion d'amours exotiques.

¹⁵ Il y a quelques années, la marque a été reprise par le groupe suisse *Nestlé*, sans perdre son image belgo-africaine.

coloniales. Les deux premiers tomes sont consacrés à l'Afrique francophone. L'ouvrage collectif qui regroupe de nombreuses études critiques s'interroge d'abord sur la notion de « littérature coloniale ». Le terme est, en effet, ambigu et peut désigner les écrits, référentiels ou fictifs, émanant du pays colonisateur blanc et proposant une idéologie à appliquer aux territoires colonisés. Le terme peut aussi désigner la production littéraire des autochtones, des colonisés, souvent dans une perspective postcolonialiste. Enfin, il y a au départ une littérature coloniale européenne qui est le fait d'auteurs venus des métropoles en voyageurs, missionnaires, journalistes ou écrivains en quête de sensations fortes et d'exotisme tropical, mais ne vivant que transitoirement en « Nigritie », car ces auteurs, généralement, n'habitent pas les colonies et n'y sont pas nés. La « littérature viatique »¹⁶ de ces derniers parle essentiellement de leur rencontre avec l'Autre.

On imagine aisément ce que les relations équivoques entre Européens et Africains, blancs et noirs, colons et colonisés, « civilisés » et « sauvages » peuvent impulser comme représentations divergentes où pullulent les malentendus, les partis pris et les racismes – il y a un racisme noir « antiblanc » -, mais aussi, heureusement, les tentatives d'empathie réciproque, les essais de synthèse. Dans « Pour en finir avec une phraséologie encombrante : la question de l'Autre et de l'exotisme dans l'approche critique des littératures coloniales et postcoloniales »¹⁷, Pierre Halen, universitaire belge spécialiste de la question, professeur à l'Université de Metz, publie une nécessaire mise au point dans le premier volume de l'ouvrage précité. « Découvertes » et « Approfondissements » sont les sous-titres des deux premiers volumes, qui proposent encore des études détaillées sur des œuvres majeures. Pour la littérature coloniale belge, on se reportera aux publications désormais classiques de Marc Quaghebeur (éd. et alii), *Papier blanc, encore noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaïre, Rwanda et Burundi)* (1992) et de Pierre Halen, *Le petit Belge avait vu grand* (1993) ainsi qu'à la revue *Textyles* avec son numéro hors série consacré aux *Images de l'Afrique ...* (1993).

Quelques romans permettent de se faire une idée générale des rapports entre communautés africaine et européenne : *L'Esclavage* (1929) du Togolais Félix Couchoro, *Le Docker noir* (1956) du Sénégalais Sembène Ousmane, *Le Soleil des indépendances* (1968) de l'Ivoirien Ahmadou Kourouma, *L'État honteux* (1981) du Congolais Sony Labou Tansi, mais aussi *Les Racines du ciel* (1956) de Romain Gary et *L'État sauvage* (1959) de Georges Conchon, Français tous les deux. Côté belge, signalons un roman qui pourrait intéresser les Grand-Ducaux : *Mélusine ou la robe de saphir*, de Franz Hellens. Rédigé en 1916-1917, publié dans sa forme définitive seulement en 1952 (chez Gallimard à Paris), ce récit reprend la vieille allégorie fluviale de Mélusine – la femme-poisson que le mari transgresseur de l'interdit perd en se perdant – et en fait « un mythe profondément africain ». Petit détail : au moment où il concevait ce roman, Hellens n'avait pas vu l'Afrique. Adeptes du « fantastique réel », il recourt à diverses stratégies de représentation pour mettre en scène une quête identitaire.¹⁸ C'est ce que font, à leur façon, les auteurs noirs. Après des débuts difficiles, où ils ont défini une écriture propre, qui intègre le patrimoine tribal et l'intertextualité transcontinentale, ils ont fini par apprendre leur métier de narrateur livresque, tout comme d'ailleurs leurs confrères caraïbes et américains de la diaspora¹⁹. Le *Dictionnaire de la Négritude* (1989) fournit un aperçu de leur culture métissée et morcelée.

Tintin au Congo est peut-être la contribution « littéraire » belge qui a le plus marqué les esprits, du moins des plus jeunes. L'album est sorti d'abord en noir et blanc (1931) avant de connaître sa version définitive en 1947, en couleur et avec certaines modifications. Globalement, le récit illustre la suprématie naturelle du blanc et de son chien sur le noir (et ses bestiaux) réduit au statut d'éternel enfant par l'intelligence de l'Européen. Pendant ces années 30, où le colonialisme atteint son apogée, *Tintin* colporte – sans méchanceté, mais tout de même – la partialité des récits de voyages et d'aventures. On y retrouve le mythe du bon sauvage cher à Montesquieu et l'on aimerait voir comment le capitaine Haddock – dont les chemins n'avaient pas encore croisé ceux de son futur ami – aurait réagi face à cet Autre. Le regard que cette bande dessinée, empreinte de l'esprit boy-scout de son auteur, jette sur l'Afrique est plus paternaliste que raciste. Mais, d'une certaine façon et à un niveau plus populaire, Hergé développe l'idée

¹⁶ Voir Catherine Gravet et Pierre Halen, « Littératures viatique et coloniale », *Littératures belges de langue française. Histoire & perspectives (1830-2000)*, 2000, pp. 515-542.

¹⁷ *Regards sur les Littératures coloniales. Afrique francophone. Tome I*, 1999, pp. 41-62.

¹⁸ Voir Charles Djungu Simba, « Mélusine ou comment se mirer dans l'Afrique », *Images de l'Afrique et du Congo / Zaïre dans les lettres belges de langue française*, Bruxelles, 2000, pp. 257-266.

¹⁹ Voir à ce sujet *Esthétique noire ? Littératures, sociétés, cultures des Caraïbes et des Amériques noires*, *Portulan* n° 3, octobre 2000.

de prise en charge du noir par le blanc, laissant sous-entendre qu'un nègre n'a pas (encore) toutes les qualités requises pour être un homme. Ainsi, le sorcier apparaît comme une manifestation de l'obscurantisme qui règne sur l'Afrique, et se combine avec le bandit blanc, espèce de doublon négatif du reporter au pantalon de golf. Bien entendu, les agissements du sauvage adepte de pratiques occultes et fétichistes sont combattus par le Père blanc qui incarne la civilisation. En général, les noirs sont présentés comme indolents, mais aussi comme naïfs et crédules au point de tirer sur l'écran où Tintin leur projette les images du progrès. Il n'est pas jusqu'au suffisant Milou qui ne donne des leçons de hauteur blanche à l'Afrique, se moquant d'un rhinocéros sur lequel les balles de Tintin ricochent : « Il est blindé, ma parole ! » Pris par le démon de la chasse au grand gibier, Tintin fait preuve d'ingéniosité pour vaincre les animaux sauvages, leur imposant par exemple la vue de leur propre image en leur tendant un miroir ou en se déguisant avec la peau d'un congénère. Mais il ne trouve pas d'autre moyen d'achever un rhinocéros que de l'attaquer avec une cartouche de dynamite qu'il lui implante dans la carapace pour l'abattre, ce qui a comme effet de désintégrer le corps du pachyderme. Le rusé chasseur a plus de chance avec un buffle qu'il assomme au moyen d'une pierre lancée grâce à un élastique en caoutchouc, mais se retrouve exposé à la revanche de tout un troupeau de taureaux en colère qui foncent sur lui. Beaucoup de facteurs, donc, donneraient à penser que Hergé, qui collaborait au même journal catholique et conservateur bruxellois, *Le Petit XX^{ème}*, que le fasciste Léon Degrelle, défend l'idéologie colonialiste.²⁰ Il ne faudrait cependant pas négliger les aspects caricaturaux de son dessin, qui n'épargnent ni Tintin ni son compagnon à quatre pattes, lesquels se font bien des amis au Congo – qui pleurent à leur départ – et parmi leurs lecteurs. Si l'Europe n'avait à se reprocher que les aventures de ce Candide égaré dans la brousse !

Il vient de se créer à l'Université de Montpellier III une Société internationale d'étude des littératures de l'ère coloniale, dont le soussigné a été nommé correspondant pour le Grand-Duché. On peut, en effet, établir et analyser tout un corpus de textes littéraires luxembourgeois à thématique coloniale²¹.

Des écrivains francophones luxembourgeois face à l'Afrique noire

Deux Luxembourgeois, à deux générations de distance, ont écrit des textes d'un réel intérêt littéraire sur leur vécu africain. Le premier, Albert Gras (1845-1916), était le type de l'aventurier individualiste qui ne poursuivait que des buts désintéressés. Son livre *La Zone torride. Souvenirs du Sénégal*²² rend compte de sa soif d'excitations existentielles, de ses goûts de botaniste, de zoologue et d'ethnologue amateur. Bien qu'il ait vécu pendant quelques années, entre 1876 et 1881, de négoce au Sénégal, l'idée de coloniser ce vaste pays sur une grande échelle pour faire fructifier ses richesses naturelles au bénéfice d'un État européen ou amener le prétendu « progrès scientifique » à la population noire, ne l'a effleuré que très accessoirement. D'ailleurs, à cette époque, la colonisation méthodique du Sénégal par la France était à peine entamée. Le contact de ce Luxembourgeois avec l'Afrique aura été plutôt personnel, sensoriel, physiologique, non exempt d'ailleurs de pulsions érotiques et sadiques.

Le Sénégal l'attire à cause de son climat tropical par excellence, qui en fait le pays des mille dangers, celui des maladies mortelles qui frappent surtout les Européens. Si l'étudiant Gras s'enrichit, c'est mentalement, par la moisson de ses expériences, découvertes et souvenirs. Il met en avant un autre motif de voyage, d'ordre mythique : retrouver dans l'Afrique noire « le mystérieux continent de Cham²³ ». Voyager en Afrique, c'est remonter en quelque sorte aux origines de l'humanité. C'est aussi s'ouvrir à l'onirisme, puisque « la nuit, dans [ses] cauchemars, défilaient devant [lui] de noirs fantômes aux cheveux crépus, aux faces lippues, et dans [ses] rêves [lui] apparaissaient de jeunes houris²⁴, couleur d'ébène, aux formes plastiques, dignes de servir de modèles aux Phidias modernes » (p. 4). Dès avant la rencontre réelle, l'Afrique apparaît selon les modalités de la concupiscence, métaphore assez fréquente dans ces

²⁰ Voir Marie-Rose Maurin Abomo, « Tintin au Congo ou La nègrerie en clichés », *Images de l'Afrique et du Congo / Zaïre dans les lettres belges de langue française*, Bruxelles, 2000, p. 152 ; Serge Tisseron, *Tintin chez le psychanalyste. Essai sur la création graphique et la mise en scène de ses enjeux dans l'œuvre d'Hergé*, présentation par Didier Anzieu, Paris, Aubier Archimbaud, 1985, chapitre « 1930-1940 Tintin et Milou », pp. 23-27.

²¹ En raison des préférences personnelles de son auteur, ne sont recensés dans le présent survol que des textes en français, étant entendu qu'on en trouverait autant dans les autres langues écrites en Luxembourg, notamment en luxembourgeois, comme telle pièce d'Isi Comes : *Mwumbu oder De gele'nten Neger* (1918). Il y a aussi une thématique coloniale et / ou africaine chez certains peintres ou artistes luxembourgeois comme Will Kessler ou Bettina Scholl-Sabatini.

²² Luxembourg, impr. Joseph Beffort, 1885.

²³ Cham, second fils de Noé, duquel, selon la Bible, les descendants auraient peuplé l'Afrique.

²⁴ Houris : (mot persan, de l'arabe *hour*) désignant les femmes qui ont le blanc et le noir des yeux très tranchés; beauté céleste que le Coran promet au musulman fidèle dans le paradis d'Allah.

textes de voyage, d'où le terme de « négrophilie » (p. 138). Cet Européen acquerra des notions des langues toucouleur et sarakolet et va maîtriser la langue ouoloff au point de servir d'écrivain public aux indigènes dans leur langue vernaculaire. Chez ce Luxembourgeois, la communication linguistique sert à l'établissement de relations de confiance mutuelle et ne se réduit pas simplement à la transmission des ordres ou des directives entre blanc et noir. Venu en tant que curieux, il s'intéresse particulièrement à la vie quotidienne des indigènes et note ses observations sur leur façon de cultiver la terre, de pratiquer la chasse ou la pêche, de préparer les aliments, de fabriquer et de porter des vêtements, de ne pas en porter aussi, de se maquiller, de s'amuser en dansant et en faisant de la musique, de préparer les repas et de les consommer, de célébrer les fêtes sociales comme les enterrements ou la circoncision. Il y a chez lui plus de curiosité que d'animosité vis-à-vis de certaines créatures animales particulièrement répulsives, comme les serpents, les reptiles en général. Il ira jusqu'à écorcher un lézard vivant, pour pouvoir observer ses fonctions vitales, et décrit la façon dont il dépouille un boa chloroformé – métaphore involontaire / inconsciente du « travail » colonial. S'il lui arrive de tuer ou de traquer des animaux, c'est moins pour satisfaire le besoin de triompher d'un adversaire coriace, que pour assouvir sa curiosité naturelle et ramener un trophée.

L'ouvrage d'Albert Gras n'est donc pas simplement une idylle où il s'appliquerait à servir sa vision de l'Afrique à la sauce rousseauiste. Les relations qu'il décrit entre blancs et noirs ne sont pas toujours empreintes de sérénité et de compréhension mutuelle, ses remarques débouchent souvent sur des critiques sévères à l'égard de la puissance coloniale et de l'Église catholique - il est passablement anticlérical et rappelle aux missionnaires que le catholicisme a produit ou toléré l'Inquisition et beaucoup d'autres injustices. À la fin de son ouvrage, faisant le bilan de ses observations, Gras s'interroge sur la situation économique du pays : « L'industrie est à l'état embryonnaire chez les peuplades du Sénégal [...] La Sénégambie a peu d'avenir. Le climat est funeste à la race blanche qui ne peut donc s'y établir définitivement. Aussi toute idée de colonisation doit-elle être mise de côté. Quant aux indigènes, qui sont paresseux et contents de peu, ils repoussent la civilisation qui, conformément à l'esprit de leur religion, est contraire à leurs mœurs et aux habitudes de leur vie patriarcale. » (Pp. 234-235) Malgré certaines idées nouvelles, Albert Gras reproduit ici les schémas de pensée de son époque, qui accuse les noirs de paresse et crédite les blancs de toutes les vertus. Cependant, contrairement aux partisans inconditionnels de l'exploitation coloniale, Gras sait que les torts sont partagés et qu'il n'y a pas qu'une seule forme de civilisation.

Maurice Pescatore (1870-1929), capitaine d'industrie, directeur de l'usine céramique Villeroy & Boch, tête pensante du libéralisme politique luxembourgeois, Nemrod impassible, est le colonial de type prédateur. Son témoignage posthume, *Chasses et Voyages au Congo*, aborde bien d'autres problèmes que des questions de religion, de cuisine ou de chasse. Ayant l'esprit sportif très développé, il fut coopté en 1910 comme premier membre luxembourgeois du Comité International Olympique. Cela explique pourquoi le baron Pierre de Coubertin (1863-1937), fondateur des Jeux Olympiques modernes en 1894, a tenu à préfacer son livre. Si Pescatore découvre les risques excitants de la chasse aux fauves lors de ses premiers contacts avec l'Abyssinie et le Maroc, il leur doit aussi ses premières expériences d'écrivain publiées en 1927-1928 dans son « carnet de chasse » paru dans *Chasse et Pêche*, organe du Saint-Hubert-Club luxembourgeois.

En octobre 1928 il s'embarqua à Marseille pour un safari de six mois, minutieusement préparé, au Congo belge. Cette colonie était considérée alors comme un modèle du genre : un petit État d'Europe du Nord y était arrivé à une exploitation presque systématique d'un immense pays tropical complètement à sa merci. Si Albert Gras avait débarqué au Sénégal comme quasi-anarchiste, Pescatore arriva au Congo muni de toutes les autorisations officielles nécessaires, avec un plan de chasse préconçu. La lecture de son carnet édité par son épouse qui fut du voyage et des chasses et en rapporta de nombreuses photos, rappelle par endroits celle d'un journal de guerre, à tel point abondent les notations d'ordre disciplinaire et stratégique. L'expédition du Luxembourgeois est importante et nécessite jusqu'à quatre-vingts porteurs indigènes. Le tableau de chasse de ce « voyageur » est impressionnant : en quelques mois il a tué une dizaine d'antilopes de différentes espèces, trois éléphants, deux gorilles, huit hippopotames, deux rhinocéros blancs, un lion, dix buffles et divers boeufs, des pélicans roses, des nuées d'oiseaux aquatiques. Ce qui l'intéresse, c'est la tactique du pistage, la rareté de l'espèce, la taille du spécimen, la beauté des trophées.

Ce chasseur a tendance à ne citer les Africains qu'en fonction des services qu'ils lui rendent comme serviteurs. Il apprend la langue vernaculaire de la région (le swahili) pour ne pas se faire « berner », et

non pour communiquer avec l'indigène ou s'informer sur la psychologie des peuples noirs. Il a tendance à juger les noirs en fonction de ses exigences d'efficacité de gestionnaire capitaliste habitué aux lois du marché, avec des idées bien arrêtées concernant l'avenir du Congo : « Lorsqu'on traverse tout ce pays, on ne peut s'empêcher d'admirer le travail et l'effort accompli en si peu d'années par un petit pays comme la Belgique, sur un territoire 80 fois plus grand qu'elle, trop grand peut-être. Car le vaste empire qui lui est échu, si riche en trésors non exploités, demanderait pour être mis en valeur, une population indigène triple de celle qui s'y trouve actuellement, et une élite de colons qui viendrait s'y installer, non pas passagèrement et ruinant la colonie, mais avec l'idée plus générale d'y trouver une nouvelle patrie, en exploitant rationnellement le patrimoine commun. » (P. 124) La belgophilie notoire de Pescatore, qui avait opté pour la solution belge lors du référendum luxembourgeois de 1919, s'exprime en maint endroit. Traversant d'anciennes colonies allemandes, il insiste sur des souvenirs historiques concernant les combats qui ont opposé, en Afrique, les Belgo-Français aux Allemands.

Pescatore s'intéresse de près au mode de pénétration de l'homme blanc dans les territoires indigènes. Il est préoccupé par l'avenir de l'immense territoire de la colonie belge, qu'il voudrait voir assuré plutôt par l'agriculture que par l'industrie (minière entre autres). L'action colonialiste qu'il envisage modifiera la vie des indigènes et celle des colons blancs, elle créera une nouvelle civilisation, composite, commune. Sur place, il a rencontré le prince E. de Ligne qui y exploite des plantations, inspiré par la même idée morale : « Trop longtemps, on a considéré en Belgique que la Colonie était tout juste bonne pour y envoyer les mauvais sujets et les fruits secs que l'on ne pouvait employer dans la mère-patrie, ou qui y étaient devenus indésirables. » (P. 148) Le vrai colonial, le bon colonial est celui qui quitte sa patrie sans esprit de retour et administre le domaine africain en bon père de famille.

Ce sociologue choque souvent son lecteur par des considérations franchement racistes : « Pour l'éducation des noirs on est unanime : il faut créer des écoles professionnelles et leur apprendre à travailler, mais il est inutile d'en faire des clercs en leur enseignant à lire et à écrire, et en cela il y a peut-être un reproche à faire aux Missions qui sous d'autres rapports sont admirables et rendent les plus grands services à la colonie. » (P. 291) Sur place, le chasseur luxembourgeois rencontre Frère Basile, de l'ordre des Pères blancs, un « nommé Hutting de Noerdange, ancien élève de Marienthal, qui est, comme tout le monde sait, la maison de recrutement où l'on forme les jeunes gens au rude métier de missionnaire, d'après les préceptes de M^{gr} Lavigerie²⁵, le grand apôtre de l'Afrique. (P. 163).

Mais cet homme dur, qui ne se refuse pas à faire appliquer la punition corporelle aux noirs insoumis, dans certaines conditions, n'est pas aveugle : « En somme les indigènes vivent heureux et sans soucis ; ils n'ont pas besoin de vêtements, mangent des bananes et du manioc qui poussent tout seuls sans qu'on ait besoin de les cultiver ; [...] Pourquoi les civiliser ? On leur crée des besoins qu'ils n'avaient pas, et qui les poussent à travailler ; mais ce n'est point leur bien ou leur bonheur que l'on a en vue, mais au contraire le profit qu'on en retirera soi-même. Et quand on a vécu un certain temps en Afrique on ne peut s'empêcher de poser la question qui résume tout le problème colonial. A-t-on tort ou raison d'imposer aux nègres une civilisation dont ils n'ont que faire, et pour laquelle ils n'étaient point nés ? » (Pp. 265-266)

L'épopée cynégétique de Pescatore est aussi le récit d'une aventure rédactionnelle, car l'écriture du journal de voyage est étroitement associée au périple lui-même. Comme il s'approprie l'Afrique matérielle par la poursuite du gibier, il intériorise son expérience physique du continent noir en essayant d'en donner la relation littéraire la plus adéquate. Les passages les plus réussis du point de vue stylistique, ce sont les pages où il évoque la nature africaine, les couchers de soleil, les immensités tremblant sous la chaleur, les troupeaux de buffles paissant au loin, les accidents de lumière. Autant qu'un chasseur de fauves, il aura été un chasseur d'atmosphère tropicale qui connaissait ses classiques, par exemple *À travers le Continent mystérieux* (1878) de Stanley. D'autre part il cite à titre de modèles Jules Verne, Alexandre Dumas, Michelet, Roland Dorgelès.

Commencé sous le signe d'une passion élitaires et égoïste - la chasse au trophée animal entendue comme un noble art et un défi aux limites du chasseur -, son voyage se termine sur une réflexion philosophique prémonitrice de la mort de l'auteur.

²⁵ En 1888, à l'appel de Léopold II, le cardinal français Lavigerie, ancien archevêque d'Alger, fondateur de la société des Pères blancs (1868), avait entrepris en Belgique une véritable croisade pour les missions catholiques en Afrique, contre l'esclavage et la « menace islamique ».

Plusieurs femmes luxembourgeoises ont écrit sur leur rapport à l'Afrique centrale²⁶. En 1962 sont parus à Luxembourg les *Poèmes de 12 à 18 ans* de Suzon Hedo (1942-1990), née à Jadotville (Katanga) d'un entrepreneur luxembourgeois et d'une mère belgo-luxembourgeoise. Lectrice de Senghor, elle apporte une vision de l'Afrique chaude et conviviale, se présentant elle-même comme « négresse blanche », « comme Antilope du bon Dieu ». Son poème *Tableau* est une déclaration d'amour à une « Tête d'ébène / Tête de reine [...] Bouche lippue / Baiser tout nu » (p. 87). En 1966, Juliette de Muysen a publié à Luxembourg sa plaquette poétique *Feuilles mortes*, où émerge le thème de la fille chérie enterrée en Afrique et ne mourant pas dans les mauvais rêves de la mère.

En 1976, Maria Haler (en religion : Sœur M. Clémentienne, 1911-1993) a fait paraître sa thèse de docteur en ethnologie et en études africaines (Paris V, 1971-1973) portant sur la *Littérature orale africaine. Quelques mythes et contes du Zaïre*. Son expérience au sein des Sœurs blanches missionnaires de Notre-Dame d'Afrique lui a permis de fournir ainsi une première contribution luxembourgeoise à la critique littéraire francophone consacrée aux anciennes colonies.

Une autre Luxembourgeoise, de la Congrégation des Sœurs de la Doctrine chrétienne, Margot Kaspar (en religion : Sœur Joel), est missionnaire depuis 1971 dans la République démocratique du Congo. Avec son recueil intitulé *Dieudonné : une adoption contrariée. Trois petites histoires d'Afrique* (1998), elle est l'auteure des premiers récits en langue française, basés sur un vécu personnel d'infirmière, consacrés à l'Afrique postcoloniale. Elle y entend « rendre un hommage à la femme africaine », aux personnes qui adoptent des enfants et aux orphelinats. La narratrice sait donner des gages de son acculturation, puisqu'elle commence son récit par la formule rituelle des conteurs africains : « Hadisi njoo, njoo hadisi », qui annonce le désir de captiver le public, lequel devra répondre en chœur. C'est une façon comme une autre d'enclencher ce que le linguiste Roman Jakobson appelle la fonction phatique du discours, celle qui veille à établir et à garantir la communication. Le point de vue de la religieuse luxembourgeoise est intéressant dans la mesure où elle tient compte à la fois du système de valeurs religieuses et civilisationnelles occidentales et de l'univers culturel des populations africaines qu'elle fréquente. Son bilan n'est ni triomphaliste ni défaitiste, elle est simplement très attachée à ce « ce beau pays tragiquement déchiré par ses rivalités sanglantes ».

En 1983, la Bibliothèque nationale luxembourgeoise a organisé une exposition consacrée à *Léopold Sédar Senghor. Son œuvre et ses amis poètes – peintres – graveurs*. Dans le catalogue édité à cette occasion figure un poème manuscrit d'Anise Koltz en l'honneur du grand poète africain pétri de culture grecque, pour lequel « le mérite de l'art nègre est de n'être ni jeu, ni pure jouissance esthétique : de signifier ... Art pratique, non pas utilitaire. Surtout art spirituel parce que religieux. »

En 1990 l'éditeur et poète francophone luxembourgeois André Simoncini a publié une *Anthologie de la Poésie négro-africaine et malgache* établie sous la direction de Charles Carrère et d'Amadou Lamine Sall.

La contribution francophone luxembourgeoise la plus importante aux études africanistes est d'ordre universitaire. Auteure d'un recueil poétique (*L'Androgyne*, Paris, 1986), notre compatriote Nelly Lecomte a soutenu en décembre 1991 à l'Université de Strasbourg une thèse sur le roman négro-africain, dont le texte remanié a paru chez l'éditeur spécialisé parisien l'Harmattan²⁷ sous le titre *Le Roman négro-africain des années 50 à 60. Temps et acculturation* (1994). Ce sont ses propres rencontres avec des étudiants africains qui lui ont donné l'idée de se pencher sur la littérature subsaharienne de langue française. Un phénomène d'ordre psychologique, mais aussi socioculturel et économique a particulièrement retenu son attention : la relation de l'homme noir au temps, fort différente de celle du blanc. D'où l'idée d'une étude détaillée du problème à travers un corpus de contes africains, pour un mémoire de maîtrise dans un premier temps, puis de romans, pour la thèse de doctorat qui se propose d'analyser le temps « quotidien » et le temps « affectif » d'un côté, le temps du récit ou le temps « fictif » du récit d'autre part. Le corpus romanesque couvre les dix dernières années (1950-1960) de la présence française en Afrique, jusqu'à l'indépendance des colonies noires. Un séjour de deux ans au Gabon comme professeure au titre de la coopération a permis à notre compatriote d'approfondir, sur le terrain et au-delà

²⁶ On trouve des échos de l'Afrique septentrionale chez d'autres auteurs francophones de chez nous, comme Edmond Dune (*Usage du temps*, 1946), Isabelle Oberweis (*Escapes*, 1965), Joseph Leydenbach (*Baladins*, 1979), Anise Koltz (*Le Cri de l'épervier*, 2000). Voir F. Wilhelm, « Les écrivains luxembourgeois de langue française et les pays du Maghreb », *Récré 9*, Diekirch, 1993, pp. 213-250.

²⁷ Nom d'un vent sec et chaud d'Afrique

des mots, sa connaissance de l'Afrique, notamment de l'aperception spatio-temporelle propre aux autochtones.

Sa thèse démontre que les Africains ressentent le temps différemment selon qu'ils continuent à vivre d'après les repères traditionnels de leur ethnie villageoise, selon qu'ils ont été au contact des occidentaux (missionnaires, administrateurs, militaires de la coloniale, éducateurs divers, colons, agents économiques), selon qu'ils ont eux-mêmes vécu en France. Dans ce contexte, on ne pourra plus se permettre de parler de « bienfaits de la civilisation », comme il était de mise dans la littérature colonialiste. Les relations des personnages romanesques africains avec l'univers des blancs sont généralement problématiques et mettent en jeu des risques identitaires où ils seront presque toujours perdants. Cette intégration difficile dans la vie à l'occidentale, désirée ou imposée, ressort bien des huit romans discutés : *L'Enfant noir* (1953) par Camara Laye (Guinée-Conakry); *Une Vie de boy* (1956), *Chemin d'Europe* (1960) par Ferdinand Oyono (Cameroun) ; *Le pauvre Christ de Bomba* (1976), *Le Roi miraculé* (1958) par Mongo Béti (Cameroun) ; *Les Bouts de bois de Dieu* (1960) par Sembène Ousmane (Sénégal); *Kocoumbo, l'étudiant noir* (1960) par Aké Loba (Côte-d'Ivoire) ; *L'Aventure ambiguë* (1961) par Cheikh Hamidou Kane (Sénégal)²⁸. La méthode d'analyse retenue par Nelly Lecomte est composite, puisqu'elle repose à la fois sur des témoignages qu'elle a recueillis, sur des expériences personnelles et sur des modèles littéraires et philosophiques très pointus (entre autres Greimas, Jakobson, Todorov, Bachelard, Bergson, Hegel, Lévi-Strauss).

Si le noir vit dans son village, ses seuls repères, congénitaux et indiscutés, sont les phénomènes naturels (saisons, alternance des périodes de pluie et de sécheresse, jeux de lumière, variations climatiques, état des cultures) qui déterminent la pulsion de l'existence. S'il est pris dans l'engrenage d'une vie à l'occidentale, que ce soit en Afrique ou en Europe, il est bien obligé de calculer le flux du temps selon les principes du rationalisme économique, du rendement maximaliste, bref de se soumettre bon gré mal gré au temps chronométré et policé, au calendrier, aux rendez-vous et aux délais, à la programmation à long terme. D'où drames et mésententes entre noirs et blancs, conflits qui deviennent matières à roman, genre qui vit de la tension, de l'incertitude. Souvent, c'est le missionnaire blanc, le prêtre, qui apparaît comme la tête de pont de la « civilisation », fondée sur une autre religion. La vie intime du noir, généralement animiste et polygame, en sera bouleversée de fond en comble, toutes ses valeurs remises en cause. À la place d'un rythme naturel qui lui est dicté par la course du soleil ou les besoins élémentaires de la faim, de la soif, de la sexualité, il devra faire sien une discipline qui le dépasse, fondée sur la régularité, la ponctualité, la fiabilité, valeurs qui ne comptent pas dans sa société traditionaliste, où il vaut mieux pouvoir compter sur de nombreux parents et amis qui partageront la sieste à l'ombre de la case plutôt que de se prévaloir de ses relations d'affaires. Certains personnages qu'elle commente sont d'authentiques types littéraires, comme le jeune noir initié peu à peu à la vie des blancs, l'adulte auquel on demande de renoncer à sa négritude et à ses atavismes pour mieux pouvoir adopter la vie européenne, le missionnaire dans son rôle d'initiateur, le vieillard devenu fou qui symbolise la schizophrénie de l'homme pris entre les tenailles de deux mentalités radicalement opposées, pour ne pas dire exclusives. À l'approche de l'indépendance, certains pays noirs ont en effet cherché à sa forger une nouvelle identité en mimant, paradoxalement, le mode de vie de l'ancien oppresseur.

Nelly Lecomte se confirme ainsi comme africaniste, puisque sa plaquette poétique contient déjà certains textes sur des noirs vivant à Strasbourg et puisqu'elle a soumis au Concours littéraire national en 1992 deux nouvelles qui traitent des délicats rapports entre noirs et blancs, l'un de ces textes (« La Visite ») étant d'ailleurs primé. Dans le cadre du Centre d'Études et de Recherches francophones du Centre universitaire, elle a fait la même année un exposé linguistique sur les gabonismes qui métissent le français d'Afrique.

En 1993, Francis Thewes a publié pour les « Chrëschte mam Sahel » vingt-huit *Contes africains collectionnés au Burkina Faso*. Il s'agit de récits oraux²⁹ dont on lui a remis, lors d'un séjour de trois

²⁸ Ouvrages édités par Présence africaine et L'Harmattan, à Paris.

²⁹ Signalons l'œuvre narrative de Kama Kamanda, écrivain zaïrois, président de l'Association des écrivains africains, qui habite le Luxembourg belge et vient souvent à Luxembourg ; il a écrit notamment *Les Contes du griot* (Paris, Présence africaine, 1988) et *La Nuit des griots* (Paris, L'Harmattan, 1991), livres préfacés par L. S. Senghor. **Voir aussi les récits de Jean Mergeai, autrefois magistrat colonial, vivant maintenant à Arlon, collaborateur du Lëtzebuurger Land, par exemple « Un château dans la brousse », *Ailleurs en Ardenne*, Paris, Duculot, 1984, pp. 19-33.**

semaines dans ce pays, une version française écrite, qu'il a mise en forme et éditée. La plaquette a été vendue au profit des bonnes œuvres de l'association sans but lucratif précitée.

L'Afrique, vieux continent par son passé, est en même temps un continent jeune par sa population ; malgré d'évidents et d'incommensurables problèmes économiques et politiques (chômage, gabegie, dysfonctionnements monstrueux, guerres tribales et ethniques) et sanitaires (sida, maladies endémiques), l'avenir lui appartient. Il est réconfortant que, par le truchement des publications ici évoquées, le Luxembourg, dont certains ressortissants ont eu leur part dans le système colonial, soit associé à l'étude de cette époque heureusement révolue. Il serait temps d'étudier d'un point de vue scientifique la contribution grand-ducale au Congo belge entre autres, ce qui pourrait se faire sous forme de colloque pluridisciplinaire et comparatiste, à organiser en collaboration avec les instances universitaires et gouvernementales belges. À côté d'une réflexion sur l'histoire économique et missionnaire, la recherche littéraire pourrait y apporter quelques éléments valables de réponse, car rien ne vaut le détour par la fiction, ou du moins la réalité transfigurée par l'écriture, pour faire apprécier la vibration d'une époque. Plus que jamais se fait sentir la nécessité de fonder à Luxembourg un enseignement universitaire des littératures francophones, véritable passeport intellectuel. Les lettres fournissent, à défaut de l'exactitude factuelle, quelque chose de plus crucial, de plus vrai : l'ambiance coloniale. Un seul roman de Simenon, comme *Le Coup de lune* (1933) ou *L'Ainé des Ferchaux* (1945) qui suggèrent que le blanc n'est pas chez lui « là-bas »³⁰, vaut bien des ouvrages historiques matériellement irréprochables, mais qui ne font pas revivre cette époque trouble. Pour d'autres livres, la littérature aide l'auteur ou le lecteur à se construire un moi par l'évasion, par la compensation, par le transfert, si bien que l'Afrique des romans, des poèmes et des pièces est souvent fantasmée et son imagologie d'autant plus révélatrice. Mais, là, c'est un littéraire qui parle et l'historien pur sucre n'est pas obligé de partager son avis.

« [...] comme assez sçavez que Africque aporte tousjours quelque chose de nouveau », écrit Rabelais dans son *Gargantua* (1534)³¹. Le Congo belge, sûrement, n'a pas livré tous ses secrets, notamment grand-ducaux.

Frank WILHELM³²

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- ▲ BERG, Christian & HALEN, Pierre (éd.), *Littératures belges de langue française. Histoire & perspectives (1830-2000)*, Bruxelles, Le Cri, « Histoire », 2000.
- ▲ BETI, Mongo & TOBNER, Odile, *Dictionnaire de la Négritude*, Paris, L'Harmattan, 1989.
- ▲ BRENNPUNKT DRETT WELT, *150 Joer Kolonialismus. Der Luxemburger Beitrag zur europäischen Kolonialgeschichte*, n° 88, juin 1989, pp. 2-6
- ▲ DE MOOR, Françoise & JACQUEMIN, Jean-Pierre, *Notre Congo / Onze Kongo. La propagande coloniale belge : fragments pour une étude critique*, Bruxelles, CEC, 2000. [Catalogue de l'exposition *Notre Congo*, présentée à Dudelange.]
- ▲ DURAND, Jean-François (éd.), *Regards sur les Littératures coloniales. Afrique francophone : Découvertes. Tome I, Axe francophone et méditerranéen*, Centre d'étude du XX^e siècle, Université Paul-Valéry – Montpellier III, Paris, éd. L'Harmattan, 1999 [Pp. 267-287 : Frank Wilhelm, « L'Afrique vue par deux écrivains luxembourgeois francophones. Albert Gras : 'La Zone torride, souvenirs du Sénégal' (1885). Maurice Pescatore : 'Chasses et Voyages au Congo' (1932) » = reprise de l'article du même nom paru dans *Récré* 8, Diekirch, 1992, pp. 157-197.]; *Regards sur les Littératures coloniales. Afrique francophone : Approfondissements. Tome II*, Paris, L'Harmattan, 1999 ; *Regards sur les Littératures coloniales. Afrique anglophone et lusophone. Tome III*, Paris, L'Harmattan, 1999.

³⁰ Ces deux romans concernent les colonies françaises.

³¹ *Gargantua*, ch. XVI, *Œuvres complètes*, Paris, Bibl. de la Pléiade, 1955, p. 51.

³² Centre d'études et de recherches francophones du Centre universitaire de Luxembourg.

- ▲ **FORUM**, dossier « Une histoire peu connue : Luxembourg-Congo », n° 208, mai 2001, pp. 25-46. [Neuf contributions.]
- ▲ HALEN, Pierre, *Le petit Belge avait vu grand ...*, Bruxelles, Labor, 1993.
- ▲ HALEN, Pierre & RIESZ, János (éd.), *Images de l'Afrique et du Congo / Zaïre dans les lettres françaises de Belgique et alentour*, Actes du colloque international de Louvain-la-Neuve (4-6 février 1993), Bruxelles, Textyles-éditions, Kinshasa, éd. du Trottoir, 1993.
- ▲ HALEN, Pierre & RIESZ, János, *Littératures du Congo-Zaïre*, Actes du colloque international de Bayreuth (22-24 juillet 1993), Amsterdam-Atlanta, 1995.
- ▲ HALER, Maria, *Littérature orale africaine. Quelques mythes et contes du Zaïre*, Faggalah, Le Caire, Lumumbashi, 1976.
- ▲ HEMMER, Carlo, « Regards (trop rapides) sur le Congo », *L'Écho de l'Industrie*, Luxembourg, 13 articles parus entre le 15.12.1951 et le 31.05.1952 ; « Les exportations luxembourgeoises vers le Congo belge », *Métropole*, Anvers, 30.05.1956 ; « Le marché congolais », série d'articles à l'origine inconnue, s. d.
- ▲ KASPAR, Margot, *Dieudonné : une adoption contrariée. Trois petites histoires d'Afrique*, Luxembourg, Imprimerie Saint-Paul, 1998.
- ▲ KIEFFER, Paul & THIEL, Marc, 'Ech war am Congo ...', documentaire VHF en version luxembourgeoise, Dudelange, CNA, 2001. 60 minutes.
- ▲ LECOMTE, Nelly, *Le Roman négro-africain des années 50 à 60. Temps et acculturation*, Paris, éd. L'Harmattan, 1993.
- ▲ QUAGHEBEUR, Marc (éd. et alii), *Papier blanc, encore noire. Cent ans de culture francophone en Afrique centrale (Zaïre, Rwanda et Burundi)*, Bruxelles, Labor, 3 tomes, 1992 ; *Papier blanc, encre noire. Les Dits de la nuit. Contes*, éd. par Marc Quaghebeur et alii, Bruxelles, Cellule « Fin de Siècle », 1993.
- ▲ THEWES, Francis, *Contes africains collectionnés au Burkina Faso*, Luxembourg, 1993.
- ▲ THIEL, Marc, « Scènes de la vie coloniale. Maurice Pescatore et son récit de voyages 'Chasses et voyages' au Congo », *Lëtzebuurger Almanach 89*, pp. 335-342 ; « 'Ech war am Congo'. Les Luxembourgeois au Congo belge : La vision coloniale », *Hémecht. Revue d'histoire luxembourgeoise*, 2000, n° 4, pp. 381-451 ; réédition de Maurice PESCATORE, *Chasses et Voyages au Congo* [Paris, éd. de la Revue mondiale, 1934], à paraître : Mersch, CNL, 2001.
- ▲ TOUMSON, Roger (éd.), numéro : *Esthétique noire ? Littératures, sociétés, cultures des Caraïbes et des Amériques noires*, *Portulan n° 3*, [F-13790 Châteauneuf-le-Rouge], Vents d'ailleurs, octobre 2000.
- ▲ WILHELM, Frank, « Dictionnaire de la francophonie luxembourgeoise », *La Francophonie du Grand-Duché de Luxembourg*, numéro hors série des *Cahiers francophones d'Europe centre-orientale*, Universités de Pécs (H) et de Vienne (A), 1999, pp. 5-363.

Le présent article a d'abord paru comme :

« Regards sur la colonisation de l'Afrique et du Congo (I) », *Forum*, Luxembourg, n° 209, juillet 2001, pp. 53-59; « Regards sur la colonisation de l'Afrique et du Congo (II) », *Forum*, n° 210, septembre 2001, pp. 63-68.